

# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

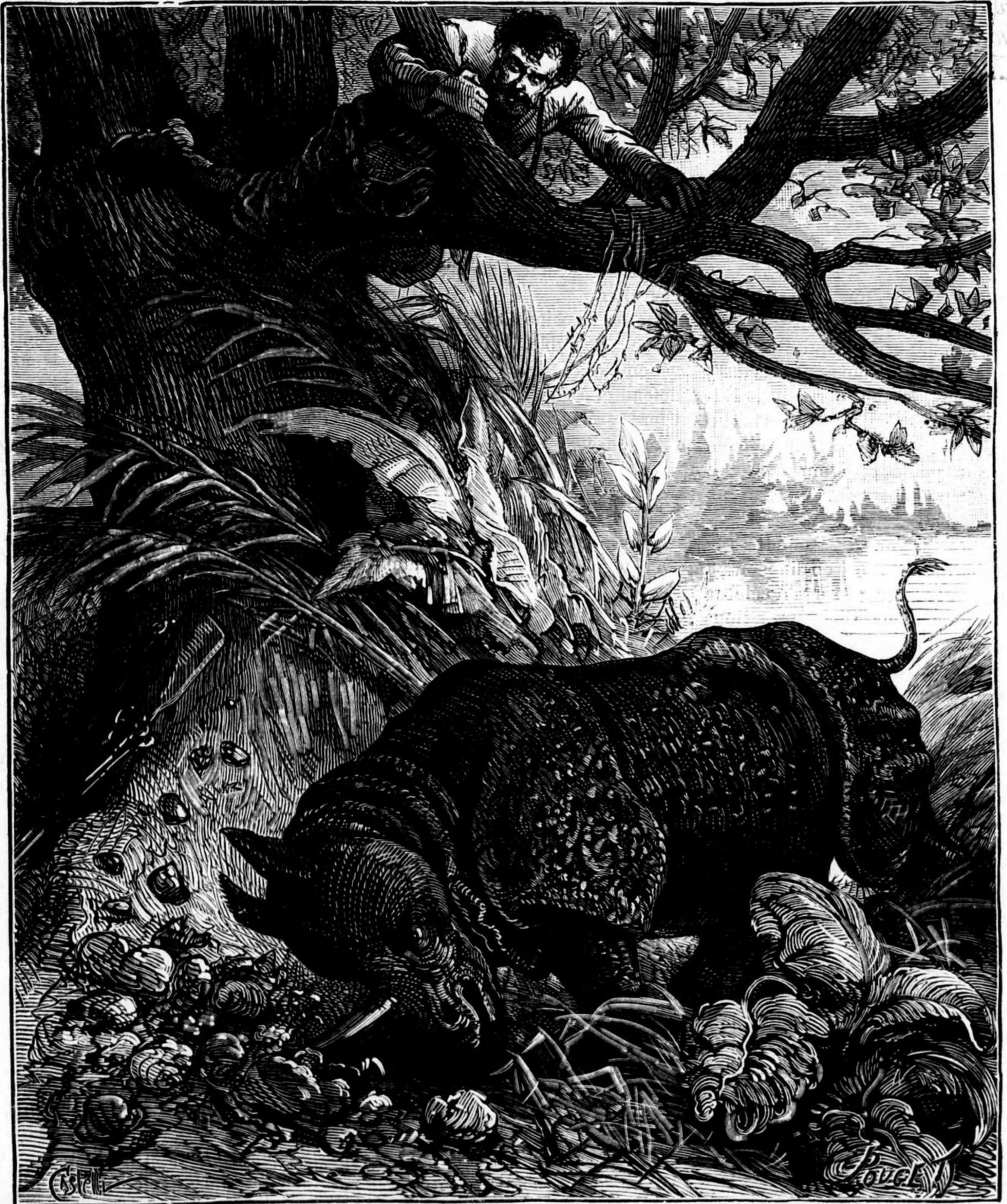
N° 105. — Prix : 15 centimes

Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — Dimanche 13 Juillet 1879.

TEXTE. — Assiégé par un rhinocéros. — Le Tour du monde d'un gamin de Paris (suite). — Les villes de France : Saint-Étienne. — Aventures périlleuses de deux voyageurs français au Dahomey (suite). — Voyage de Dumont d'Urville autour du monde (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Assiégé par un rhinocéros : l'animal cherchait à entamer les racines de l'arbre. — Le Tour du monde d'un gamin de Paris : touché, mon garçon ! — Saint-Étienne : l'hôtel de ville ; l'École de dessin ; le palais des Arts. — Aventures au Dahomey : la cachette.



ASSIÉGÉ PAR UN RHINOCÉROS. — L'animal cherchait à entamer les racines de l'arbre. (Page 3.)

## RENOUVELLEMENT DES ABONNEMENTS

Ceux de MM. les abonnés dont la souscription au JOURNAL DES VOYAGES expire avec le 104<sup>e</sup> numéro sont priés, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal, d'envoyer avec le montant de leur abonnement (8 fr. Paris, 10 fr. départements et 12 fr. étranger) la dernière bande qu'ils ont reçue. — L'administration du JOURNAL DES VOYAGES ne reçoit en paiement que des mandats sur la poste.

Toute demande de changement d'adresse pour un abonnement en cours de service doit être accompagnée de 50 c. pour frais de bandes.

## ASSIÉGÉ PAR UN RHINOCÉROS

Jusqu'au commencement du siècle dernier, le rhinocéros, qui est, après l'éléphant, le plus puissant des animaux, a été presque inconnu en Europe. Le premier qui ait paru est celui dont Pline le Jeune fait mention en racontant quand et comment il fut présenté au peuple romain par Pompée.

Auguste, si l'on s'en rapporte aux récits de Dion Cassius, en fit tuer un autre dans le cirque, lorsqu'il célébra son triomphe sur Cléopâtre. Sous Domitien, on amena à Rome deux rhinocéros qui firent l'étonnement de la population et dont les médailles de cet empereur portèrent l'effigie.

En 1553, un rhinocéros fut envoyé de Judée au roi de Portugal Emmanuel; celui-ci l'adressa au pape, mais il périt en route avec le bâtiment qui le portait. En 1685, on conduisit un de ces animaux en Angleterre, et en 1739 et en 1741 on vit dans plusieurs royaumes d'Europe deux de ces pachydermes promenés par des montreurs de bêtes.

Depuis cette époque, les pachydermes de cette espèce ont été importés en Europe par de nombreux voyageurs, et l'on en trouve de très beaux spécimens dans les ménageries de toutes les grandes villes du monde civilisé.

Le rhinocéros parvenu à toute sa croissance a quatre mètres de long sur deux mètres environ de haut, et la

circonférence de son corps est presque égale à sa hauteur. Il est très bas sur pattes; sa tête tient à la fois de celle du cochon, du cheval et de la vache, car elle offre à l'observateur la forme de l'œil du premier de ces animaux, celle du naseau du second et de la lèvre inférieure du troisième. Cette bête sauvage se distingue par un organe qui lui est particulier, sa lèvre supérieure, qui s'allonge en pointe et remue à volonté: il s'en sert pour tordre des poignées d'herbages et pour arracher des racines. Cette lèvre sert au rhinocéros comme la trompe à l'éléphant; sans elle, il serait privé du toucher.

La peau du pachyderme, dépourvue de poil, est si dure et si épaisse qu'il ne peut la froncer et qu'il aurait peine à se mouvoir si la nature n'avait ménagé de gros plis à divers endroits, comme jadis on laissait des ouvertures dans les armures de fer des anciens chevaliers.

Le nez du rhinocéros est armé d'une corne redoutable, légèrement recourbée en arrière. Cette corne lui sert à se défendre, à labourer la terre pour en tirer les racines dont il fait sa nourriture, ou bien pour déraciner les arbres.

Avec tant de force et d'avantages, l'animal dont il s'agit dans cet article serait un des plus redoutables de la création, s'il n'en était en même temps un des plus pacifiques. Comme tous les herbivores, il ne devient furieux que lorsqu'il est attaqué, ou lorsque la faim le presse. On le voit alors bondir avec fureur, s'élançer en sauts impétueux et se précipiter droit devant lui avec une si grande vitesse qu'il renverse tout ce qui s'oppose à son passage: s'il atteint son ennemi, il le foule aux pieds avec rage; s'il le manque du premier coup, il ne peut revenir sur ses pas, emporté qu'il est par l'impétuosité de sa course.

Le rhinocéros est d'une intelligence bornée, d'un caractère brusque et intraitable. Tantôt il a la douceur, l'indifférence de l'idiotisme; tantôt il se livre à des accès de fureur que rien ne saurait faire prévoir et calmer. Cette masse immense devient alors d'une effrayante légèreté; elle franchit un espace à peine croyable, d'un seul bond, se livre à droite ou à gauche à des mouvements désordonnés et s'élève à une hauteur considérable. En résumé le rhinocéros est farouche,

indomptable; il est féroce par stupidité, capricieux sans motif et irritable sans sujet. Il est solitaire et sauvage: on le voit rarement en compagnie. Il suit de préférence le bord des fleuves et se roule avec délices dans la vase des marécages, comme pour mieux amollir le cuir qui le couvre. Il se nourrit de plantes grossières, de genêts, d'arbustes épineux, de racines et de feuillages, et consomme près de quatre-vingts kilos de nourriture par jour, en buvant une quantité d'eau considérable.

Les Indiens donnent la chasse aux rhinocéros, non seulement pour avoir sa peau, — dont ils font des boucliers impénétrables, — mais encore pour s'emparer de sa corne qu'ils estiment beaucoup. Ils s'imaginent qu'une coupe faite avec cette matière possède la vertu de détruire les effets du poison qu'on y aurait versé, et qu'une liqueur qu'on y dépose acquiert des propriétés miraculeuses pour guérir un grand nombre de maladies. Comme cet animal aime beaucoup la canne à sucre, le maïs, le sorgho et autres plantes cultivées, il se jette, la nuit, dans les champs et y fait d'énormes dégâts. Les chasseurs, ayant remarqué qu'il suit à peu près la même route pour sortir ou rentrer chaque nuit dans son fort, creusent des fosses sur son passage, et comme l'animal est plus stupide que rusé, il tombe facilement dans le piège. On l'assassine alors à coups de fusils, de flèches ou de lances.

Les ossements fossiles antédiluviens ont révélé aux savants l'existence de plusieurs espèces perdues de rhinocéros. Cuvier, l'une des gloires de la France, a découvert et prouvé que ceux trouvés à plus ou moins de profondeur sous terre, en Sibérie, en Allemagne, en Angleterre, étaient des ossements de rhinocéros. En 1771, on trouva enseveli dans les glaces, sur les bords du Wilusi, en Russie, le cadavre de l'un de ces animaux parfaitement conservé. La chair et les poils étaient intacts. Ces faits extraordinaires et incontestables donnent à penser qu'avant le déluge les rhinocéros de haute taille étaient fort répandus sur la surface de l'Europe; la fourrure dont on a trouvé les traces indique qu'alors ils pouvaient vivre dans un climat froid. Aujourd'hui, on ne rencontre plus le rhinocéros, que

dans les climats brûlants de l'Inde ou du sud de l'Afrique.

Nous transporterons donc nos lecteurs dans les contrées du Bogo, dans l'Afrique centrale, pour leur raconter une chasse dont un de nos amis nous a apporté le récit :

« Un soir, le domestique de notre camp vint nous prévenir qu'il avait découvert un *spoor groed one horn skellum* — lisez : la piste d'un gros coquin de rhinocéros — dans les fanges d'un marécage nommé Hollow Spring. Ce devait être, suivant la façon de voir du négriillon, un énorme mâle de toute venue, un vrai gibier de chasseur.

« — Vous avez là une chance excellente pour faire un début grandiose, me dit mon compagnon de voyage, M. Davidson, un Anglais ayant passé déjà dix ans sous le ciel brûlant africain et qui était blasé sur toutes les aventures de ce genre. Prenez une de mes carabines à deux coups, une poignée de mes balles explosibles, et partez. Bonne chance ! Je vais vous accompagner, ne fût-ce que pour jouir de votre triomphe. D'ailleurs vous courriez les plus grands dangers en vous aventurant tout seul dans ces buissons épais. Notre négriillon viendra avec nous. C'est bien le diable si nous ne mettons pas par terre la bête brute qui a été assez audacieuse pour se risquer si près de nous !

« Nous achevâmes notre souper, et, après avoir fait nos préparatifs, nous nous mîmes en route, éclairés par un superbe clair de lune. Le négriillon nous amena à l'endroit même où nous devions nous poster à l'affût, mais la nuit s'écoula sans que rien passât à la portée de nos armes à feu. Le soir suivant, nous revînmes encore à la même place ; le résultat fut le même. Mon camarade se dépitait et prétendit que le négriillon s'était moqué de nous.

« — C'est bien, pensai-je à part moi ; je n'abandonne pas la partie ; je reviendrai seul. »

« Il faut vous dire que le *Hollow-Spring* où le rhinocéros venait se désaltérer et s'ébaudir dans la boue était situé à deux lieues de notre campement, au fond d'une vallée profonde et d'un aspect des plus sauvages. L'étang s'y trouvait adossé du côté gauche à la base d'une muraille de rochers taillés à pic, du haut

desquels on pouvait très bien dominer la situation et être en parfaite sûreté.

« Lorsque tout le monde fut couché dans le campement, je me glissai doucement hors de la tente, et m'en allai en emportant la carabine à deux coups de mon ami, avec les balles explosibles à pointes d'acier dont j'avais besoin pour tirer sur la bête. J'avais adapté un coussinet à la crosse du fusil, afin d'amortir les effets du recul.

« Je sortis de l'enceinte avec les plus grandes précautions et me jetai à travers bois, sans me soucier des épines qui me déchiraient les mains et le visage, car le *chapparal* africain semble hérissé de hameçons et de lames de canif bien faits pour déchiqueter la peau de ceux qui se risquent à le traverser. Les Anglais appellent ces ronces les *Wait a bit*, ce qui veut dire : Attendez un peu. En effet il faut aller doucement, afin de ne pas sortir en pièces du bois où l'on s'est empêtré.

« Bref je parvins après bien des efforts à l'endroit où je devais attendre le passage du monstre. Là je m'aperçus seulement que j'avais perdu le coussinet de ma carabine. Il était impossible de songer à retrouver cet appendice. Je suppléai à cette perte par un coussinet de mon invention : mon mouchoir rempli d'herbes sèches.

« La lune venait de se lever au-dessus des astres, lorsque j'entendis un trot bruyant dans le lointain. J'étais immobile et je prêtais l'oreille : on eût dit qu'un éléphant faisait retentir le sol sous ses pas ; seulement sa course était plus rapide. Il ne me fallut pas attendre bien longtemps pour apercevoir une masse roulante qui se tenait à cinquante pas de l'autre côté du *Hollow-Spring*.

« Je visai rapidement et je pressai la détente. Mais le recul de l'arme à feu de mon ami fut tel qu'il me sembla, pendant quelques instants, que j'avais l'épaule démise.

« Lorsque je pus me rendre compte de la situation et que je jetai les yeux autour de moi, j'entrevis le rhinocéros à cinq mètres, se précipitant à ma rencontre, la tête baissée, sa corne pointue prête à m'embrocher. La position était perplexé : je n'avais que deux partis à prendre, ou de me jeter à l'eau, au risque de me noyer, ou de me hisser sur un arbre ; c'est à

ce dernier moyen que j'eus recours.

« Avec la souplesse d'un acrobate, je sautai et je saisis une forte branche d'arbre qui se projetait hors du tronc d'un chêne moussu, et en peu d'instants j'eus atteint un endroit assez élevé pour défier les attaques de l'animal, qui cherchait à entamer l'écorce de l'arbre dans lequel je me tenais immobile.

« Je savais bien que la bête brute ne parviendrait jamais à déraciner le chêne, mais les secousses qu'elle imprimait à ce tronc vermoulu me faisaient redouter une chute. Le rhinocéros, lorsqu'il fut convaincu que je déliais son attaque, se mit à creuser la terre avec ses ongles et sa corne : j'avoue que j'avais peur.

« Je me trouvais réellement engagé dans une aventure du nombre de celles qui sont racontées par les grands voyageurs, aventures qui vous intéressent quand on en lit les récits, mais qui offrent moins d'agrément lorsqu'on en est le héros.

« Ma carabine était restée par terre et je me voyais sans défense : je n'avais, hélas ! pas la moindre corde sur moi pour essayer de « pêcher » mon arme et l'amener jusqu'à moi. Il fallait donc attendre.

« — Peut-être, me disais-je, ce maudit animal se lassera-t-il et rentrera-t-il dans le bois ; je profiterai alors de cet abandon pour descendre et pour reprendre ma carabine : qui sait si je ne pourrai pas aussi me jeter dans le fourré et disparaître à ses regards ? »

« Mais la bête en furie ne me paraissait pas disposée à abandonner ainsi une vengeance qui lui paraissait certaine. La nuit s'écoula de la sorte, mais d'une longueur sans pareille dont les minutes me semblaient avoir la longueur des heures.

« Tout à coup j'entendis une détonation au milieu du fourré, à une très petite distance de l'arbre sur lequel je me tenais perché. J'appelai à mon aide et je vis bientôt, à ma grande joie, mon camarade et ami qui me regardait en éclatant de rire.

— J'arrive à propos, me dit-il, pour vous délivrer du siège que vous subissiez. Votre ennemi est mort, mon cher ; j'ai trouvé sur sa peau la trace de votre balle qui n'avait pas éclaté ; mon coup a été plus heureux : je lui ai fait à la tête une crevasse où l'on passerait le poing et il est tombé foudroyé.

Allons! mon bon, ce sera votre tour une autre fois. Je m'estime heureux de vous retrouver vivant : votre escapade vous apprendra qu'en ce pays on ne doit jamais s'aventurer tout seul.»

« J'avouerai, ajoutait le narrateur dont j'ai retracé la périlleuse rencontre avec un rhinocéros, que depuis ce temps-là je me le suis tenu pour dit. »

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

LE TOUR DU MONDE  
D'UN  
GAMIN DE PARIS<sup>1</sup>

PREMIÈRE PARTIE

Les mangeurs d'hommes.

CHAPITRE II

(Suite).

Il absorba environ un litre du mélange, pour lequel André paraissait éprouver une sincère répugnance.

Puis le mouvement de translation de la jarre à sa bouche se ralentit... deux poignées, j'allais dire cuillerées, passèrent tant bien que mal des lèvres à l'œsophage. Ce fut tout.

— Eh ben! non! Là, franchement, ça ne vaut pas un chausson aux pommes, même pas deux sous de pommes de terre frites. Enfin, on s'y fera.

Cet arrêt n'était pas, paraît-il, du goût des Osyébas qui témoignèrent aussitôt, par une pantomime expressive, le mécontentement que leur causait ce manque d'égards pour leur cuisine et ce péché contre l'étiquette.

— Merci, vous êtes bien bons, leur disait le gamin... C'est sans façon. Puis, vous savez, pour la première fois, je ne peux pourtant pas en prendre jusque-là.

Sa répartie n'eut aucun succès. Au contraire. Les pantins de bronze déposèrent rapidement à terre leurs instruments de musique et firent mine de s'élaner sur Friquet. Le petit homme se dressa sur ses ergots comme un coq en colère.

— De quoi?... Des manières, à présent?...

Le docteur était toujours allongé sans même tenter un mouvement.

— Je vous en prie, exclama-t-il de

sa formidable voix de basse-taille, n'essayez pas de résistance. Patience, mon enfant, patience!

— J'demande pas mieux, moi. Mais à bas les pattes! J'aime pas qu'on m'touche, ou ben j'cogne!

Le docteur prononça alors en langue indigène quelques mots qui d'ailleurs ne firent aucune impression.

Ils allongèrent une seconde fois leurs griffes de bronze, et tentèrent de saisir les deux jeunes gens.

Friquet, suivi d'André, bondit par la porte entr'ouverte. Le gamin était agile comme un écureuil, et solide comme une barre d'acier. Quant à André, il était, malgré la finesse de sa haute taille, musclé comme un athlète.

Ceux qui voulurent s'opposer à leur sortie furent culbutés par leur irrésistible poussée.

— Nous allons rire! hurla Friquet de sa voix de fausset.

Il dit, frotte ses mains dans le sable, et se campe devant les agresseurs en prenant en une demi-seconde une irréprochable garde de boxe française.

— Les armes de la nature, les enfants! A qui le tour, s. v. p. A toi, mon fils?... Parfaitement.

« Et voilllllà!... »

Fit-il en passant rapidement la jambe à un naturel, qu'il poussa en sens inverse par l'épaule. Mouvement d'ensemble dont le résultat fut d'étaler sur le dos le noir stupéfait.

— Ça, c'est pour rire... faut pas gâter les affaires.

« Ah! mais, minute! si ça devient sérieux, faut le dire. »

Deux autres veulent le saisir.

Vli! vian! notre petit diable les foudroie de deux coups de poing au creux de l'estomac. Leur peau noire devient couleur de cendre; ils s'abatent en laissant échapper un *han!* d'angoisse et de douleur.

André, adossé à la case, les deux bras ramenés en croix devant la poitrine, boxe avec un en train digne d'un champion de la Grande-Bretagne.

Son jeu est d'une admirable correction, et révèle une science approfondie de l'art de la boxe.

— Bravo, m'sieur André! bonne école! Crédié! glapit le gamin en écrasant, d'un coup de pied le maxillaire d'un ennemi trop téméraire. Touché, mon garçon!

Pouf! Poum! Deux coups de poing,

magistralement allongés par André, font sonner comme des gongs les poitrines de deux drôles qui s'abatent en crachant rouge.

— A toi, ma biche, riposte le gacroche en fauchant moelleusement deux tibias que son pied rencontre comme par hasard.

« Pan! dans l'œil... comme on dit au boulevard... T'en as pas assez?... Tiens donc, goulu! »

Le cercle s'élargissait autour d'André.

Nul, parmi les sauvages de l'ancien et du nouveau monde, ne peut affronter les muscles des Européens. Légers à la course, durs à la fatigue, ces hommes de la nature possèdent très rarement la vigueur des blancs. Presque toujours leur musculature est de beaucoup plus faible.

Le gamin était épique. Il portait dix coups par seconde, sans efforts apparents, avec une agilité et une dextérité stupéfiantes.

Il assomma d'un coup de tête un grand diable qui voulait le prendre à bras le corps, en aveugla aux trois quarts un autre en lui plantant dans les yeux ses deux doigts écartés, ce qu'on appelle le « coup de fourchette » aux barrières. Il coupa la langue d'un troisième, d'un coup de poing de bas en haut sur la mâchoire inférieure, puis, se dérochant à l'attaque d'un quatrième par une volte rapide, il s'abattit sur les mains, fit une demi-culbute, et moula son talon au beau milieu du visage d'un nouvel antagoniste.

— Mais t'as donc envie de cracher toutes tes dents... nigaud? Eh! aye donc! grand mou!

« Allons, à qui le tour? Ah! vous ne connaissez pas la boxe française? on va vous montrer ça. »

Les sauvages clameurs redoublent. De nouveaux adversaires se joignent aux anciens.

Que peuvent désormais, contre plus de deux cents bêtes fauves, le courage et l'adresse de nos deux amis?

Les Osyébas se ruent en masse compacte. André et Friquet secouent pendant quelques secondes une grappe humaine, puis tout mouvement s'arrête.

Un long hurlement de triomphe retentit, et les deux blancs, ficelés en un tour de main, entravés, ligotés,

1. Voir les nos 102 à 104.